Stéphane Haber, Freud Sociologue

Pascal Fugier

▶ **To cite this version:**

Pascal Fugier. Stéphane Haber, Freud Sociologue. 2012. hal-01672885

HAL Id: hal-01672885
https://hal.science/hal-01672885

Submitted on 27 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Fugier, « Stéphane Haber, *Freud Sociologue* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 10 juin 2012. URL : http://journals.openedition.org/lectures/8650

C'est à une analyse des plus rigoureuses des écrits de Freud que se livre Stéphane Haber dans cet ouvrage qui, bien que de taille réduite (157 pages) s'avère très fécond. Si l'auteur qualifie Freud de « sociologue paradoxal » (p. 19), c'est de par son approche pluraliste et non objectiviste du social, qui considère avant tout ce dernier comme un vécu plutôt qu'une chose. Sociologue paradoxal, Freud l'est aussi en tant que penseur du « conflit entre le social et le psychique » (p. 15). Ce qui situe sa sociologie à la marge de la discipline, sur un terrain commun à la psychologie sociale clinique. En portant son regard analytique « sur les à-côtés de l'objectivité sociale centrale, donc sur un social incertain et hétéronome » (p. 19), nous pouvons aussi avancer que, rétrospectivement, la sociologie de Freud peinte par Stéphane Haber a un air de famille avec la philosophie castoridienne et l'analyse institutionnelle, mettant moins l'accent sur la cristallisation durable du social que sur sa mise sous tension.

2Par ailleurs, Stéphane Haber ne se focalise pas sur les contributions supposées les plus sociologiques de Freud parce que consacrées à la religion et à la culture. L'auteur ne livre pas pour autant une « présentation systématisante » (p. 16) des écrits sociologiques de Freud et rappelle que tous ne sont pas « superposables, ni stylistiquement, ni thématiquement » (p. 17). Il démontre néanmoins que plusieurs de ses projets de recherche s'agrègent sous la forme de « systématisations partielles et occasionnelles » (p. 16) qui donnent à voir ce que peut être sa sociologie.

3La structure de l'ouvrage agence quatre problématiques sociologiques élaborées par Freud : sa théorie de la répression généralisée ; son analyse de la structure et la genèse psychiques du social, puis réciproquement celle la structure et la genèse sociales du psychique. Enfin, l'étude de sa sociopathologie.

4La tension entre le social et le psychique est une problématique commune au *Mot d'esprit* et à son texte sur « La morale sexuelle ''civilisée'' et la maladie nerveuse des temps modernes ». Ainsi, l'interprétation freudienne de l'humour met en scène un social fragile, altéré par un sujet qui, en recourant à l'humour, met en échec la force coercitive du social institué. Stéphane Haber souligne alors la proximité entre le psychanalyste et la conception bergsonienne du rire, de par sa « confiance dans la capacité de l'humour à ouvrir un espace, en quelque sorte démocratique, grâce à laquelle l'esprit peut se venger des rigidités inévitables imposées par la vie sociale[…]. » (p. 37) Pour reprendre le langage de l'analyse institutionnelle,

le rire constitue une des armes de l'instituant contre l'institué, quand bien même il faille recourir avec vigilance à cette thèse tant le rire peut constituer une forme d'expression normalisée, à l'image des rires enregistrés des *sitcoms*.

5Dans « La morale sexuelle ''civilisée'' », Freud se confronte à la tension entre le social et le psychique à partir du concept de répression sexuelle. Mais il ne s'agit pas de critiquer les nécessaires effets pervers de cette répression car ils se limitent à certains cas particuliers, qui souffrent du sacrifice psychique résultant de leur assujettissement aux normes sociales. De même, ce n'est pas tant la répression sexuelle en soi que l'échec des «stratégies couramment utilisées par les individus […] pour [la] contourner » (p. 29) qui constitue le terrain propice à la formation d'une névrose, conçue comme « la réponse individuelle apportée aux injonctions morales » (p. 29).

6Le second chapitre traite de la « psychicité du social » (p. 45) dans le sens où les institutions et les représentations collectives reflètent « certains des traits, des tendances ou des besoins de la psyché humaine individuelle » (p. 46) et participent à sa formation ou à son maintien. Ainsi, ce ne sont pas de simples analogies que Freud repère entre les phénomènes sociaux et psychiques lorsqu'il analyse les formes élémentaires de la vie sociale dans *Totem et tabou*. Il s'évertue à en comprendre les complexes articulations et à dégager quelle peut être la structuration psychique du social. Par contre, Stéphane Haber relève l'impasse dans laquelle se dirige Freud en comparant les représentations et pratiques des peuples dits archaïques à celles du névrosé. En effet, si la névrose manifeste un désir de se détourner de la réalité et ses normes sociales, les peuples archaïques se conforment à leur environnement socio-culturel, sans que cela suscite de leur part de fortes *résistances*. Ce qui réévalue du même coup l'organisation et la culture des sociétés archaïques.

7À travers son analyse de la psychologie des masses, Freud propose « une théorie de l'affect social » (p. 66) qui érige l'affectivité en déterminant premier des interactions sociales. L'inconsistance du social se fonde sur cette affectivité qui met à mal le rationalisme des Lumières autant que l'individualisme des théoriciens du choix rationnel. L'amour, « passion socialisante par excellence » (p. 68), constitue un concept central pour expliquer la constitution fragile des liens sociaux. Mais, loin de proposer une conception angélique de la vie collective, ce sont les phénomènes de l'illusion, de la haine et de la régression que Sigmund Freud associe à cet affect.

8C'est en exposant « l'interpersonnalisme » (p. 89) de Freud que Stéphane Haber aborde la manière dont le social est impliqué dans la genèse et la structuration du psychisme. Il reprend notamment le célèbre passage dans lequel Freud soutient que « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée

et simultanément, une psychologie sociale […] »[1]. Cette omniprésence d'autrui dans la vie psychique d'ego se repère aussi dans le travail du rêve, en tant qu'il est structuré par des mécanismes psychiques qui, comme l'identification et la condensation, ne laissent « pas subsister grand-chose de son identité propre d'ego désirant. » (p. 94)

9Stéphane Haber repère le cheminement que Freud effectue pour penser la socialité du psychique, passant « d'un interpersonnalisme restreint à un interpersonnalisme élargi et très radical qui l'éloigne dans une certaine mesure d'une simple focalisation sur l'enfance » (p. 90). À l'encontre des sociologues qui disqualifient la pensée freudienne pour son supposé familialisme, l'auteur affirme que « l'enfance relationnelle […] apparaît bien ainsi chez Freud comme le fil conducteur d'une pensée du rapport social en général », ce qui fait paradoxalement apparaître l'enfant « comme l'être social par excellence » (p. 90). Freud se penche ainsi sur les conditions d'émergence de cet être social, soit sur « la socialité d'un psychisme en train de se faire. » (p. 90)

10C'est dans la perspective de l'interpersonnalisme freudien que Stéphane Haber revisite la problématique du complexe d'Œdipe. Ainsi, dans l'étude de cas du « petit Hans », Freud donne indéniablement des significations relationnelles aux activités autoérotiques du jeune enfant. Il en sera de même concernant le narcissisme, qui « se révèle intersubjectivement porteur » (p. 110-111) et trouve dans l'homosexualité sa plus nette illustration. Enfin, la pensée de l'Éros introduite dans « Au-delà du principe de plaisir » constitue une forme d'interpersonnalisme généralisé dans laquelle Freud se retrouve contraint « d'établir une simple équivalence entre le social et le vivant », ainsi qu'avec « l'amour » (pp. 119-120). La métaphysique de la Vie qu'y développe Freud, concevant la Vie comme « une puissance de rassemblement et d'association qui tire sa force et son unité d'une opposition à la Mort » (p. 123), constitue le terrain d'émergence d'une « sociopathologie », objet du dernier chapitre de l'ouvrage.

11Stéphane Haber définit la sociopathologie comme l'étude « des formes d'existence collectives troublées, déplaisantes, contradictoires ou critiques », qui rendent compte des tensions qui existent « entre un social traversé de valeurs psychiques et un psychisme multiplement socialisé. » (p. 126) Une « sociopathologie de la croyance délirante » (p. 131) est ainsi déployée dans *L'Avenir d'une illusion*. Les croyances religieuses y sont conçues comme des divertissements par lesquels les individus apaisent et opèrent une dénégation de leurs souffrances liées aux inégalités naturelles et sociales. Stéphane Haber rappelle alors avec justesse combien Freud demeure ici attaché au rationalisme positiviste, en estimant qu'« un rapportinappropriéouinconvenant au réel […] a pour effet d'abaisser la vie en faisant passer les individus à côté du monde réel. » (p. 134)

[1] S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » [1921] dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 123.

12C’est une « sociopathologie de la violence historique » (p. 135) qui constitue la trame de *Malaise dans la civilisation,* ouvrage qui relève moins du rationalisme positiviste que le précédent évoqué. Freud y échafaude une théorie sociale critique qui rend compte des pulsions asociales voire antisociales qui se trouvent exclues ou ignorées par le processus de civilisation. Le renouvellement de la pensée freudienne, comparativement au texte de 1908 revisité dans le premier chapitre, réside dans le fait que ce n’est plus « la répression sexuelle, la culture trop durement négatrice de la nature, qui est pathologique ou pathogène. C’est une partie de la nature (la violence) que l’on mobilise socialement pour œuvrer à une autonégation de l’individu que celui-ci met en œuvre lui-même en en souffrant. » (p. 141)

13Nous sommes loin d’avoir épuisé toute la portée heuristique de cet ouvrage. En démontrant en quel sens Freud constitue, notamment, un sociologue, Stéphane Haber renouvelle aussi le sens qu’on tend à accorder *a priori* au social, lorsqu’on l’associe à l’institué. La mise en dialogue qu’il opère entre la philosophie, la psychanalyse et la sociologie donnant un surcroît d’intérêt à cet ouvrage.